

Les jeunes gens d'aujourd'hui

Autor(en): **L.V.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **17 (1879)**

Heft 50

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-185430>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr.; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Les jeunes gens d'aujourd'hui

Alphonse Karr, dans la spirituelle narration que le *Conteur* a publiée samedi dernier, semble s'étonner de l'état actuel de la jeunesse et relate à l'appui les circonstances d'un dîner de jeunes gens, dont il fut témoin. Pour ma part, je ne puis que déplorer avec lui les tendances de nos adolescents et l'absence en eux de la naïveté spirituelle, de l'enthousiasme, de la gaieté juvénile dont nos pères étaient si riches.

Qu'est devenue cette gaie société de jadis que les poètes ont chantée et que les littérateurs les plus illustres ont immortalisée?

Ces farces aimables, ces aventures galantes, ces équipées rieuses et folles dont le souvenir nous reste et que nous ne pouvons rééditer que lourdement, toutes ces manifestations de la spontanéité de l'esprit, de l'entrain et de la bonne et délicate allégresse, sont bien tombées à l'heure présente; à tel point, que je puis redire avec l'auteur de *Sous les tilleuls* : « La jeunesse n'est plus jeune. »

Cependant, Alphonse Karr me paraît n'avoir pas tout vu, à l'endroit des jeunes gens, à moins qu'il ne nous cache quelque chose, ce qui est plausible; car, la conversation de ses quatre dîneurs qui, somme toute, sont des messieurs *favorisés* et *moustachus* et qui ont des rentes, n'est évidemment pas suffisante pour donner lieu à une accusation de lèse-jeunesse absolue et pour motiver un aussi navrant aphorisme.

Il a vu mieux ou pis, si vous le voulez, et, s'il ne dit rien, c'est à coup sûr par indulgence pour les adolescents. — Ils en ont certes besoin; car, à les voir, nul ne se douterait qu'ils le sont et surtout qu'ils tiennent à l'être.

Autrefois, outre que c'était une qualité, c'était un plaisir d'être jeune; maintenant tout est changé :

Le moindre moutard de quinze printemps pose pour l'homme fait, discute, critique, pérore pour et contre les autorités, — contre, surtout, — s'affuble d'un ulster, fait de la politique et fume des londrès.

Leur parlez-vous de quelque chose de sérieux, même dans le genre aimable, ils vous traitent de « vieilles nuques »; car leur grande terreur c'est qu'on puisse les accuser de croire « que c'est ar-

rivé. »

La naïveté intelligente, qui sied si bien à l'adolescence, la chasteté d'esprit et de pensée qui forme la base de la force morale et de la virilité, tout cela est mis au panier; c'est bon pour les niais et les filles!

Le grand *chic* actuel, c'est d'être blasé, et, partis de là, nos moutards se livrent à toutes les turpitudes. Ils médisent de leurs grand'mères et traitent leurs maîtres de « vieilles scies » ou de raseurs; car, notez qu'il est aussi de bon goût de parler argot, cette langue étrange, qui nous a été colportée par les commis-voyageurs et les doublures de théâtres: « Foin de Racine, de Molière, de Lamartine et de Chateaubriand; ce ne sont que vieilles perruques et leurs admirateurs sont des encroutés; parlez-nous de l'*Assommoir*, de *Nana* de M. Zola; ça vous a un *chic*, c'est d'un *bath*, d'un *hurf*, d'un *chocnosoff* épétant.

Pendant que cette adolescence se pavane dans son importance imberbe et blasée, d'autres jeunes gens, — d'après l'état civil, du moins — faisant table rase des habitudes naturelles à leur âge, se lancent tête baissée dans le courant malsain des plaisirs matériels.

C'est leur foule que vous rencontrez partout où quelque émotion vulgaire peut être offerte. Vous les voyez dans les dessous des cirques; dans les coulisses des théâtres, guettant d'un œil avide les femmes maquillées et décolletées, qu'ils préfèrent aux chastes jeunes filles, que leurs vings ans devraient leur faire aimer: Ah! bien oui! pour ces cœurs défraîchis, l'amour, n'est plus qu'une affaire matérielle, j'allais dire un marché.

C'est leur foule que vous voyez hanter les cafés, qu'ils transforment en tripots, où la *quadrette*, le *piquet*, le *trente-et-un*, le *chien-vert*, etc... envahissent les tables et gênent l'innocent consommateur.

Taper le carton — un de leurs mots — devient pour eux une occupation principale, à laquelle ils vouent un culte qui serait comique s'il n'était déplorablement triste.

Comment, vous avez vingt ans, vous avez passé aux études des années, que vos positions sociales nous prouvent n'avoir pas été perdues et vous ne trouvez rien mieux, pour vous divertir et pour réjouir votre entourage, que cette plate adulation du

« tapis vert ». Allons donc ! Et les causeries qui récréent, tout en instruisant ; et le chant, et la musique, et l'amour?... Oui, l'amour, le vrai, le seul du reste ; vous les délaissez et pourquoi ?

Certes, les cartes ont du bon, quand on a des rhumatismes et qu'on devient chauve ; mais, Dieu merci, vous n'en êtes pas encore à ce point.

Allez donc, allez pendant qu'il en est temps, vous amuser, rire, chanter, aimer ; afin qu'il ne puisse être dit, à votre honte, que vous préféreriez, aux trésors que la jeunesse vous offre de ses mains souriantes, les crasseux carrés de carton qui firent les délices du royal idiot Charles VII, pour lequel ils furent inventés. Quittez-moi cette imagerie énerveuse ; personne n'y perdra rien, sinon le fisc, qui en a fait de beaux bénéfices, tant est vrai l'adage de Rabelais : *Il n'est mine d'or si riche, que sottise humaine !*

L. V.

Le mouchoir de poche.

Il n'est besoin que de jeter les yeux sur le visage des enfants, dit Petit-Senn, dans une de ses spirituelles boutades, pour se convaincre que le mouchoir de poche est une des premières choses dont l'homme ait besoin ; cet article de toilette est un des plus importants, vu les fonctions élevées qu'il est appelé à remplir ; c'est lui qui parcourt journellement les organes les plus délicats de nos sens, qui se promène sur notre visage et nous rend des services signalés. On peut oublier sa bourse, son canif, sans qu'il en résulte des inconvénients ostensibles, sans que notre embarras soit intense et patent ; mais son mouchoir !... Chacun voit d'ici les graves conséquences qui peuvent en découler.

Au point de vue hygiénique, ce n'est pas l'oubli du mouchoir de poche qui est le plus à redouter mais bien les divers usages qu'on en fait. Tandis que tous ceux qui se servent de lunettes, ne les enlèvent de leur nez, que pour les mettre soigneusement dans leur étui ; qu'avant de s'en servir de nouveau, ils essuient les verres avec précaution, la grande majorité de ceux qui se mouchoient dans un mouchoir de poche, n'ont pas le moindre soin de cet objet indispensable. On le met dans sa poche avec ses clefs, sa bourse, sa blague à tabac, sans s'inquiéter de tous les corps étrangers dont son tissu ne manquera pas de s'imprégner en si nombreuse compagnie. Va-t-on faire une visite ? Avant d'entrer on époussette sa chaussure avec son mouchoir. La ménagère soigneuse voit-elle quelques grains de poussière oubliés sur un meuble ? Vite de son mouchoir elle les fait disparaître. Les écoliers en classe, en essuient leurs ardoises ; aux récréations, le mouchoir est l'engin nécessaire d'une multitude de jeux ; on le traîne dans la boue, on en frappe la poussière ; il sert ensuite à étancher le sang qui coule des blessures toujours si nombreuses à l'âge du « Saute-mouton » et du « Colin maillard » à cet âge du communisme des mouchoirs. Avec les blessures vien-

nent les larmes, et le mouchoir plein de poussière, maculé de boue, de sang, de corps étrangers connus et inconnus, sert encore à éponger les yeux, le nez et les joues ravinées par les pleurs.

Nous ne voulons et ne pouvons non plus dire ici tous les rôles étrangers à la nature que l'on fait jouer au mouchoir de poche ; il est certaines expressions locales qui ouvrent à elles seules des horizons infinis sur ce sujet. Que de morilles, de myrtilles, de fraises, de framboises ont été cueillies à « plein mouchoir ».

Que résulte-t-il de ces nombreux mésusages du mouchoir de poche ? Nombre de bobos, dont on ne peut deviner la provenance : maux de nez et maux d'yeux. Heureux faut-il être encore quand il ne s'agit que de bobos et non de maux sérieux, la diphtérie dont le mouchoir de poche peut se faire l'inconscient entremetteur.

Ne nous servons de nos mouchoirs que pour l'usage auxquels ils sont destinés ; consacrons leur une poche spéciale ; changeons-les le plus souvent possible et inspirons à nos enfants un profond dégoût pour le mouchoir d'autrui... à cause des conséquences qui peuvent en découler.

(Feuille d'hygiène.)

Nous coupons dans un journal parisien la réclame suivante, qui fera sans doute courir bien des dames ; la plupart d'entr'elles voudront essayer du merveilleux savon. Messieurs les coiffeurs, faites vos emplettes.

LA GLYCERINE SAVONNEUSE

C'est un devoir que de propager les produits utiles. Le public ne demande qu'à les apprécier ; il faut donc les lui faire connaître.

Ainsi la maison L.-T. Pivert, qui a fait marcher la parfumerie à pas de géant, vient encore d'inventer la *Glycerine savonneuse*, qu'on ne saurait trop vulgariser.

Les femmes à l'affût de toutes les découvertes en coquetterie, n'ont toutes qu'une même exclamation : — Que n'ai-je connu plus tôt cette excellente préparation ! Je n'emploierai plus jamais autre chose !

En effet, la *Glycerine savonneuse*, qui supprime tous les savons et toutes les pâtes, vous fait ce que l'on appelait autrefois une main de duchesse, en donnant à l'épiderme une souplesse délicate, l'élasticité avec les tons lisses et satinés.

Elle détruit également les crevasses et les engelures. Plus de main rougeaude, violacée, gercée comme une praline ou rugueuse comme une râpe ! La main, adoucie par la *Glycerine savonneuse*, glisse pour ainsi dire entre les doigts qui veulent la serrer. Elle est à la fois pudique et provocatrice. Elle vous fait regretter la cérémonie du baise-main.

La *Glycerine savonneuse* est également salutaire pour le visage, auquel elle rend ou conserve son duvet velouté. Elle vous fait une peau de bébé, une peau de lys ou de camélia.